

Désormais, j'avais percé à jour les manigances de l'inconscient littéraire. J'avais deviné qui Roger Marroux allait rencontrer à l'entrée de Buchenwald : moi-même. Le souvenir réel des trois officiers d'une mission alliée qui se dévoilait derrière la fiction avait commencé à prendre germe et contour, comme les images qui émergent dans le flou originaire d'une photographie Polaroid.

Je me remis à écrire avec une certaine excitation :

“Un type jeune — mais il était difficile d'évaluer son âge exact : une vingtaine d'années, calcula-t-il — montait la garde à la porte de la Gestapo. Il portait des bottes russes, en cuir souple, une défroque disparate. Il avait des cheveux ras mais une mitraillette allemande pendait sur sa poitrine, signe évident d'autorité. Les officiers de liaison américains leur avaient dit, à l'aube, que la résistance antifasciste de Buchenwald avait réussi à armer quelques dizaines d'hommes qui avaient participé à la phase finale de libération du camp, après la percée des troupes motorisées de Patton. Il en faisait sans doute partie, ce jeune type. Qui les regardait sortir de la jeep, s'étirer au soleil du printemps, dans le silence épais, étrange, de la forêt de hêtres qui bordait l'enceinte barbelée du camp. Marroux se sentit pris dans la froideur dévastée de ce regard, brillant dans un visage osseux, émacié. Il eut l'impression d'être observé, jaugé, par des yeux d'au-delà ou d'en deçà de la vie. Comme si le rayon neutre, plat, de ce regard lui parvenait d'une étoile morte, d'une existence disparue. Comme si ce regard avait voyagé jusqu'à lui à travers les steppes d'un paysage morne, minéral, pour lui parvenir imprégné de froideur barbare. De solitude irrémédiable...”

Ainsi, le 11 avril 1987, jour anniversaire de la libération de Buchenwald, j'avais fini par me rencontrer à nouveau. Par retrouver une part essentielle de moi, de ma mémoire, que j'avais été, que j'étais toujours obligé de refouler, de tenir en lisière, pour pouvoir continuer à vivre pour tout simplement pouvoir respirer. Subrepticement, au détour d'une page de fiction qui n'avait pas semblé tout d'abord exiger ma présence, j'apparaissais dans le récit romanesque, avec l'ombre dévastée de cette mémoire pour tout bagage.

J'envahissais le récit même.

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie* (Gallimard, 1994, pp. 237-8).